**Fahrenheit 451, de Ray Bradbury**

Montag aperçut un feu droit devant lui. Le feu disparut, puis redevint visible, à la façon d'un clin d'œil. Il s'arrêta, craignant de l'éteindre par son seul souffle. Mais il était bien là et il s'en approcha précautionneusement, d'aussi loin qu'il le voyait. (…) C'était un feu étrange parce qu'il prenait pour lui une signification différente. Il ne brûlait pas : il *réchauffait !*

Il vit des mains tendues vers sa chaleur, des mains sans bras, cachés qu'ils étaient dans l'obscurité. Au-dessus des mains, des visages immobiles qu'animait seulement la lueur dansante des flammes. (…)

Montag s'avança vers ce silence particulier qui s'intéressait à la totalité du monde. Alors les voix devinrent perceptibles. Il ne saisissait rien de ce qu'elles disaient, mais leurs inflexions étaient douces tandis qu'elles tournaient et retournaient le monde pour l'examiner ; ces voix connaissaient la terre, les arbres et la ville qui s'étendait au bout des rails en bordure du fleuve. Elles parlaient de tout, rien ne leur était étranger ; il le savait à leur intonation, leur cadence, à la curiosité et l'émerveillement dont elles vibraient continuellement.

Un des hommes leva les yeux, le vit pour la première ou peut-être la septième fois, et une voix lui lança :

« Allez, vous pouvez vous montrer maintenant ! »

Montag réintégra les ombres.

« Tout va bien, reprit la voix. Vous êtes le bienvenu. »

Montag s'approcha lentement du feu et des cinq hommes âgés assis là, vêtus de pantalons et de blousons de toile bleu foncé ou de complets dans le même ton. Il ne savait pas quoi leur dire.

« Asseyez-vous, dit l'homme qui semblait être le chef du petit groupe.

Un peu de café ? »

Il regarda le liquide noir et fumant couler dans une tasse en fer-blanc rétractable qui lui fut immédiatement tendue. Il se mit à boire à petites gorgées prudentes et sentit qu'on le regardait avec curiosité. Il se brûlait les lèvres, mais c'était un délice. Les visages qui l'entouraient étaient barbus, mais ces barbes étaient propres, bien taillées, et les mains impeccables. Ils s'étaient levés comme pour accueillir un hôte, et voilà qu'ils se rasseyaient. Montag sirota son café.

« Merci, dit-il. Merci beaucoup.

— Vous êtes le bienvenu, Montag. Je m'appelle Granger. »

Il lui tendit une petite bouteille de liquide incolore.

« Buvez ça aussi. Ça va changer l'indice chimique de votre transpiration. Dans une demi-heure, vous aurez l'odeur de deux autres personnes. Avec le Limier à vos trousses, le mieux est de faire cul sec. »

Montag absorba le liquide amer.

« Vous allez puer comme un lynx, mais c'est très bien ainsi. (…)

(…)

— Vous voulez vous joindre à nous, Montag ?

— Oui.

— Qu'avez-vous à offrir ?

— Rien. Je pensais avoir une partie du livre de l'Ecclésiaste et peut-être un peu de l'Apocalypse, mais j'ai tout perdu.

— Le livre de l'Ecclésiaste serait parfait. Où était-il ?

— Ici, fit Montag en se touchant le front.

— Ah ! Granger sourit et hocha la tête.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Ce n'est pas bien ? s'inquiéta Montag.

— Au contraire ; tout va pour le mieux ! »

Granger se tourna vers le révérend.

« Avons-nous un livre de l'Ecclésiaste ?

— Un seul. Un dénommé Harris, de Youngstown »

La main de Granger se referma sur son épaule.

« Faites attention où vous marchez. Veillez à votre santé. S'il devait arriver quoi que ce soit à Harris, *vous* êtes le livre de l'Ecclésiaste. Voyez quelle importance

vous venez de prendre en un instant !

— Mais j'ai tout oublié !

— Non, rien n'est perdu à jamais. Nous avons les moyens de vous dégripper.

— Mais j'ai essayé de me souvenir !

— N'essayez pas. Ça vous reviendra quand le besoin s'en fera sentir. On a tous une mémoire visuelle, mais on passe sa vie à apprendre à refouler ce qui s'y trouve. Simmons, ici présent, a travaillé vingt ans sur la question, et nous possédons à présent la méthode pour nous souvenir de tout ce qui a été lu une seule fois. Aimeriez-vous lire un jour *La République* de Platon, Montag ?

— Bien sûr !

— Je suis *La République* de Platon. Ça vous plairait de lire Marc Aurèle ? M. Simmons est Marc Aurèle.

— Enchanté, dit M. Simmons.

— Salut, répondit Montag.

— Je tiens à vous présenter Jonathan Swift, l'auteur de cet ouvrage politique si néfaste, *Les Voyages de Gulliver* ! Et cet autre est Charles Darwin, et celui-ci Schopenhauer, et celui-ci Einstein, et celui-ci, juste à côté de moi, est Albert Schweitzer, un fort aimable philosophe, ma foi. Nous sommes tous là, Montag. » (…) Et tout le monde de rire en sourdine.

« Ça ne se peut pas, dit Montag.

— Mais si, répliqua Granger en souriant. Nous aussi nous sommes des brûleurs de livres. Nous lisons les livres et les brûlons, de peur qu'on les découvre. Les microfilms n'étaient pas rentables ; nous n'arrêtions pas de nous déplacer, pas question d'enterrer les films pour revenir les chercher plus tard. Toujours le risque qu'on ne tombe dessus. Le mieux est de tout garder dans nos petites têtes, où personne ne peut voir ni soupçonner ce qui s'y trouve. Nous sommes tous des morceaux d'histoire, de littérature et de droit international. (…)

Qu'en pensez-vous, Montag ?

— Je pense que j'étais aveugle d'essayer d'agir à mon idée, de cacher des livres chez les pompiers et de donner l'alarme.

— Vous avez fait ce que vous estimiez devoir faire. À l'échelle nationale, ça aurait pu marcher magnifiquement. Mais notre méthode est plus simple et, à notre avis, plus efficace. Notre seul désir est de préserver le savoir dont, selon nous, nous aurons besoin. Pour l'instant, nous ne cherchons pas à exhorter ni à provoquer la colère. Car si nous sommes éliminés, c'est la mort du savoir, peut-être à jamais. (…) Il nous arrive d'être arrêtés et fouillés, mais nous n'avons rien sur nous qui puisse nous incriminer. Notre organisation est souple, très vague, et fragmentaire. Certains d'entre nous ont eu recours à la chirurgie esthétique pour se faire modifier le visage et les empreintes digitales (…) Quand la guerre sera finie, peut-être serons-nous de quelque utilité en ce monde.

— Vous croyez vraiment qu'on vous écoutera ?

— Dans le cas contraire, il ne nous restera plus qu'à attendre. Nous transmettrons les livres à nos enfants, oralement, et les laisserons rendre à leur tour ce service aux autres. Beaucoup de choses seront perdues, naturellement. Mais on ne peut pas *forcer* les gens à écouter. Il faut qu'ils changent d'avis à leur heure, quand ils se demanderont ce qui s'est passé et pourquoi le monde a explosé sous leurs pieds. Ça ne peut pas durer éternellement.

— Combien êtes-vous en tout ?

— Des milliers sur les routes, les voies ferrées désaffectées, à l'heure où je vous parle : clochards au-dehors, bibliothèques au-dedans. Rien n'a été prémédité. Chacun avait un livre dont il voulait se souvenir, et y a réussi. Puis, durant une période d'une vingtaine d'années, nous nous sommes rencontrés au cours de nos pérégrinations, nous avons constitué notre vague réseau et élaboré un plan. La seule chose vraiment importante qu'il nous a fallu nous enfoncer dans le crâne, c'est que nous n'avions aucune importance, que nous ne devions pas être pédants ; pas question de se croire supérieur à qui que ce soit. Nous ne sommes que des couvre-livres, rien d'autre. (…) Quand la guerre sera finie, un jour, une année viendra où l'on pourra récrire les livres ; les gens seront convoqués, un par un, pour réciter ce qu'ils savent, et on composera tout ça pour le faire imprimer, jusqu'à ce que survienne un nouvel âge des ténèbres qui nous obligera peut-être à tout reprendre à zéro.

(…)

Ils n'étaient pas du tout sûrs que ce qu'ils transportaient dans leurs têtes ferait briller chaque aube à venir d'une lumière plus pure, ils n'étaient sûrs de rien sinon que les livres étaient enregistrés derrière leurs yeux impassibles, qu'ils attendaient, intacts, les clients qui pourraient se présenter des années plus tard, les uns avec les doigts propres, les autres avec les doigts sales.

Tandis qu'ils marchaient, Montag les dévisageait du coin de l'oeil.

« Ne jugez pas un livre d'après sa couverture », dit quelqu'un.

Et chacun de rire en silence tout en poursuivant sa route le long du fleuve. (…)

Debout à côté de Montag, Granger regardait dans la même direction.

« Chacun doit laisser quelque chose derrière soi à sa mort, disait mon grand-père. Un enfant, un livre, un tableau, une maison, un mur que l'on a construit ou une paire de chaussures que l'on s'est fabriquée. Ou un jardin que l'on a aménagé. Quelque chose que la main a touché d'une façon ou d'une autre pour que l'âme ait un endroit où aller après la mort ; comme ça, quand les gens regardent l'arbre ou la fleur que vous avez plantés, vous êtes là. Peu importe ce que tu fais, disait-il, tant que tu changes une chose en une autre, différente de ce qu'elle était avant que tu la touches, une chose qui te ressemble une fois que tu en as fini avec elle. La différence entre l'homme qui ne fait que tondre le gazon et un vrai jardinier réside dans le toucher, disait-il. L'homme qui tond pourrait tout aussi bien n'avoir jamais existé ; le jardinier, lui, existera toute sa vie dans son œuvre. »

**Matin brun, de Franck Pavloff**

Les jambes allongées au soleil, on ne parlait pas vraiment avec Charlie, on échangeait des pensées qui nous couraient dans la tête, sans bien faire attention à ce que l'autre racontait de son côté. Des moments agréables, où on laissait filer le temps en sirotant un café. Lorsqu'il m'a dit qu'il avait dû faire piquer son chien, ça m'a surpris, mais sans plus. C'est toujours triste un clebs qui vieillit mal, mais passé quinze ans, il faut se faire à l'idée qu'un jour ou l'autre il va mourir.

— Tu comprends, je pouvais pas le faire passer pour un brun.

— Ben, un labrador, c'est pas trop sa couleur, mais il avait quoi comme maladie ?

— C'est pas la question, c'était pas un chien brun, c'est tout.

— Mince alors, comme pour les chats, maintenant ?

— Oui, pareil.

Pour les chats, j'étais au courant. Le mois dernier, j'avais dû me débarrasser du mien, un de gouttière qui avait eu la mauvaise idée de naître blanc, taché de noir. C'est vrai que la surpopulation des chats devenait insupportable, et que d'après ce que les scientifiques de l'État national disaient, il valait mieux garder les bruns. Que des bruns. Tous les tests de sélection prouvaient qu'ils s'adaptaient mieux à notre vie citadine, qu'ils avaient des portées peu nombreuses et qu'ils mangeaient beaucoup moins. Ma foi, un chat c'est un chat, et comme il fallait bien résoudre le problème d'une façon ou d'une autre, va pour le décret qui instaurait la suppression des chats qui n'étaient pas bruns. Les milices de la ville distribuaient gratuitement des boulettes d'arsenic. Mélangées à la pâtée, elles expédiaient les matous en moins de deux. Mon cœur s'était serré, puis on oublie vite. Les chiens, ça m'avait surpris un peu plus, je ne sais pas trop pourquoi, peut-être parce que c'est plus gros, ou que c'est le compagnon de l'homme, comme on dit. En tout cas, Charlie venait d'en parler aussi naturellement que je l'avais fait pour mon chat, et il avait sans doute raison. Trop de sensiblerie ne mène pas à grand-chose, et pour les chiens, c'est sans doute vrai que les bruns sont plus résistants. On n'avait plus grand-chose à se dire, on s'était quittés, mais avec une drôle d'impression. Comme si on ne s'était pas tout dit. Pas trop à l'aise. Quelque temps après, c'est moi qui avais appris à Charlie que le Quotidien de la ville ne paraîtrait plus. Il en était resté sur le cul : le journal qu'il ouvrait tous les matins en prenant son café crème !

— Ils ont coulé? Des grèves, une faillite?

— Non, non, c'est à la suite de l'affaire des chiens.

— Des bruns ?

— Oui, toujours. Pas un jour sans s'attaquer à cette mesure nationale. Ils allaient jusqu'à remettre en cause les résultats des scientifiques. Les lecteurs ne savaient plus ce qu'il fallait penser, certains même commençaient à cacher leur clébard !

— A trop jouer avec le feu...

— Comme tu dis, le journal a fini par se faire interdire.

— Mince alors, et pour le tiercé ?

— Ben mon vieux, faudra chercher tes tuyaux dans les Nouvelles brunes, il n'y a plus que celui-là. Il paraît que côté courses et sports, il tient la route. Puisque les autres avaient passé les bornes, il fallait bien qu'il reste un canard dans la ville, on ne pouvait pas se passer d'informations tout de même. J'avais repris ce jour-là un café avec Charlie, mais ça me tracassait de devenir un lecteur des Nouvelles brunes.

Pourtant, autour de moi les clients du bistrot continuaient leur vie comme avant: j'avais sûrement tort de m'inquiéter. Après, ça avait été au tour des livres de la bibliothèque, une histoire pas très claire, encore. Les maisons d'édition qui faisaient partie du même groupe financier que le Quotidien de la ville étaient poursuivies en justice et leurs livres interdits de séjour sur les rayons des bibliothèques. Il est vrai que si on lisait bien ce que ces maisons d'édition continuaient de publier, on relevait le mot chien ou chat au moins une fois par volume, et sûrement pas toujours assorti du mot brun. Elles devaient bien le savoir tout de même. — Faut pas pousser, disait Charlie, tu comprends, la nation n'a rien à y gagner à accepter qu'on détourne la loi, et à jouer au chat et à la souris. Brune, il avait rajouté en regardant autour de lui, souris brune, au cas où on aurait surpris notre conversation. Par mesure de précaution, on avait pris l'habitude de rajouter brun ou brune à la fin des phrases ou après les mots. Au début, demander un pastis brun, ça nous avait fait drôle, puis après tout, le langage c'est fait pour évoluer et ce n'était pas plus étrange de donner dans le brun, que de rajouter putain con, à tout bout de champ, comme on le fait par chez nous. Au moins, on était bien vus et on était tranquilles. On avait même fini par toucher le tiercé. Oh, pas un gros, mais tout de même, notre premier tiercé brun. Ça nous avait aidés à accepter les tracas des nouvelles réglementations. Un jour, avec Charlie, je m'en souviens bien, je lui avais dit de passer à la maison pour regarder la finale de la Coupe des coupes, on a attrapé un sacré fou rire. Voilà pas qu'il débarque avec un nouveau chien ! Magnifique, brun de la queue au museau, avec des yeux marron.

— Tu vois, finalement il est plus affectueux que l'autre, et il m'obéit au doigt et à l'œil. Fallait pas que j'en fasse un drame du labrador noir.

À peine il avait dit cette phrase que son chien s'était précipité sous le canapé en jappant comme un dingue. Et gueule que je te gueule, et que même brun, je n'obéis ni à mon maître ni à personne ! Et Charlie avait soudain compris.

— Non, toi aussi ?

— Ben oui, tu vas voir.

Et là, mon nouveau chat avait jailli comme une flèche pour grimper aux rideaux et se réfugier sur l'armoire. Un matou au regard et aux poils bruns. Qu'est-ce qu'on avait ri. Tu parles d'une coïncidence!

— Tu comprends, je lui avais dit, j'ai toujours eu des chats, alors... Il est pas beau, celui-ci ?

— Magnifique, il m'avait répondu.

Puis on avait allumé la télé, pendant que nos animaux bruns se guettaient du coin de l'œil. Je ne sais plus qui avait gagné, mais je sais qu'on avait passé un sacré bon moment, et qu'on se sentait en sécurité. Comme si de faire tout simplement ce qui allait dans le bon sens dans la cité nous rassurait et nous simplifiait la vie. La sécurité brune, ça pouvait avoir du bon. Bien sûr, je pensais au petit garçon que j'avais croisé sur le trottoir d'en face, et qui pleurait son caniche blanc, mort à ses pieds. Mais après tout, s'il écoutait bien ce qu'on lui disait, les chiens n'étaient pas interdits, il n'avait qu'à en chercher un brun. Même des petits, on en trouvait. Et comme nous, il se sentirait en règle et oublierait vite l'ancien. Et puis hier, incroyable, moi qui me croyais en paix, j'ai failli me faire piéger par les miliciens de la ville, ceux habillés de brun, qui ne font pas de cadeau. Ils ne m'ont pas reconnu, parce qu'ils sont nouveaux dans le quartier et qu'ils ne connaissent pas encore tout le monde. J'allais chez Charlie. Le dimanche, c'est chez Charlie qu'on joue à la belote.

J'avais un pack de bières à la main, c'était tout. On devait taper le carton deux, trois heures, tout en grignotant. Et là, surprise totale : la porte de son appart avait volé en éclats, et deux miliciens plantés sur le palier faisaient circuler les curieux. J'ai fait semblant d'aller dans les étages du dessus et je suis redescendu par l'ascenseur. En bas, les gens parlaient à mi-voix.

— Pourtant son chien était un vrai brun, on l'a bien vu, nous !

— Ouais, mais à ce qu'ils disent, c'est que, avant, il en avait un noir, pas un brun. Un noir.

— Avant ?

— Oui, avant. Le délit maintenant, c'est aussi d'en avoir eu un qui n'aurait pas été brun. Et ça, c'est pas difficile à savoir, il suffit de demander au voisin.

J'ai pressé le pas. Une coulée de sueur trempait ma chemise. Si en avoir eu un avant était un délit, j'étais bon pour la milice. Tout le monde dans mon immeuble savait qu'avant j'avais eu un chat noir et blanc. Avant ! Ça alors, je n'y aurais jamais pensé!

Ce matin, Radio brune a confirmé la nouvelle. Charlie fait sûrement partie des cinq cents personnes qui ont été arrêtées. Ce n'est pas parce qu'on aurait acheté récemment un animal brun qu'on aurait changé de mentalité, ils ont dit. « Avoir eu un chien ou un chat non conforme, à quelque époque que ce soit, est un délit. » Le speaker a même ajouté : « Injure à l'État national. » Et j'ai bien noté la suite. Même si on n'a pas eu personnellement un chien ou un chat non conforme, mais que quelqu'un de sa famille, un père, un frère, une cousine par exemple, en a possédé un, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, on risque soi-même de graves ennuis. Je ne sais pas où ils ont amené Charlie. Là, ils exagèrent. C'est de la folie. Et moi qui me croyais tranquille pour un bout de temps avec mon chat brun. Bien sûr, s'ils cherchent avant, ils n'ont pas fini d'en arrêter, des proprios de chats et de chiens. Je n'ai pas dormi de la nuit. J'aurais dû me méfier des Bruns dès qu'ils nous ont imposé leur première loi sur les animaux. Après tout, il était à moi mon chat, comme son chien pour Charlie, on aurait dû dire non. Résister davantage, mais comment? Ça va si vite, il y a le boulot, les soucis de tous les jours. Les autres aussi baissent les bras pour être un peu tranquilles, non ? On frappe à la porte. Si tôt le matin, ça n'arrive jamais. J'ai peur. Le jour n'est pas levé, il fait encore brun dehors. Mais arrêtez de taper si fort, j'arrive.

**Le passeur, de Lois Lowry**

D'habitude, Jonas ne participait guère au rituel matinal qui consistait à raconter ses rêves en famille. Il rêvait peu. Il se réveillait parfois avec l'impression que des bribes de sommeil flottaient encore mais il ne parvenait pas à les rassembler en quelque chose qui eût valu la peine d'être raconté lors du rituel. Mais ce matin, c'était différent. Il avait fait un rêve très frappant cette nuit-là. Son esprit se mit à errer tandis que Lily, comme d'habitude, racontait un long rêve, un rêve effrayant cette fois-ci dans lequel elle avait pris le vélo de sa mère en infraction au règlement et où elle s'était fait attraper par les gardiens de l'ordre. Ses parents écoutèrent attentivement et discutèrent avec Lily de l'avertissement que ce rêve lui avait envoyé.

— Merci pour ton rêve, Lily.

Jonas prononça l'expression consacrée sans réfléchir et s'efforça de prêter meilleure attention tandis que sa mère racontait un fragment de rêve, une scène troublante dans laquelle on l'avait punie pour une violation de loi qu'elle ne comprenait pas. Ils convinrent que cela venait sans doute de ce qu'elle avait ressenti quand elle avait puni à contrecœur le citoyen qui venait d'enfreindre les lois principales pour la seconde fois. Papa déclara qu'il n'avait pas fait de rêves.

— Gaby ? demanda papa en se penchant vers le couffin dans lequel le nouveau-né, qui venait de prendre son biberon, gazouillait, prêt à être ramené au Centre nourricier pour la journée. Ils rirent tous. On ne racontait ses rêves qu'à partir de l'âge de trois ans. Et si les nouveau-nés faisaient des rêves, personne n'en savait rien.

— Jonas ? demanda maman.

On lui posait toujours la question, même si tout le monde savait qu'il était très rare que Jonas eût un rêve à raconter.

— Pour une fois, j'ai rêvé cette nuit, répondit Jonas.

Il s'agita sur sa chaise, le front plissé.

— Bien, dit papa. Raconte-nous ça.

— Je ne me rappelle pas bien les détails, expliqua Jonas, qui cherchait à recréer le rêve étrange dans son esprit. Je pense que je me trouvais dans la salle de bains de la Maison des anciens.

— C'est là que tu étais hier, fit remarquer papa. Jonas acquiesça.

— Mais ce n'était pas tout à fait pareil. Il y avait une baignoire dans le rêve. Mais une seule. Alors qu'en vrai la salle de bains en a des rangées et des rangées. La pièce dans le rêve était chaude et moite. Et j'avais ôté ma tunique mais je n'avais pas mis de blouse, j'étais torse nu. Je transpirais à cause de la chaleur. Et Fiona était là, comme hier.

— Asher aussi ? demanda maman.

Jonas secoua la tête.

— Non. Il n'y avait que Fiona et moi, seuls dans la pièce, à côté de la baignoire. Elle riait. Mais pas moi. J'étais presque un peu fâché contre elle dans le rêve parce qu'elle ne me prenait pas au sérieux.

— À propos de quoi ? demanda Lily.

Jonas baissa les yeux sur son assiette. Pour une raison qui lui échappait, il se sentait un peu gêné.

— Je pense que j'essayais de la convaincre d'entrer dans la baignoire.

Il marqua un temps. Il savait qu'il devait tout raconter, que c'était non seulement normal mais nécessaire de raconter tout le rêve. Il se força à parler de la partie qui le mettait mal à l'aise.

— Je voulais qu'elle enlève ses habits et qu'elle entre dans la baignoire, dit-il rapidement. Je voulais lui donner un bain. J'avais l'éponge à la main. Mais elle ne voulait pas. Elle riait et elle disait non.

Il leva les yeux sur ses parents.

— C'est tout, dit-il.

— Peux-tu décrire le sentiment le plus fort de ton rêve, mon garçon ? demanda papa.

Jonas réfléchit. Les détails étaient troubles et vagues. Mais les sentiments étaient clairs et ils le submergèrent de nouveau quand il y repensa.

— L'envie, dit-il. Je savais qu'elle ne le ferait pas. Et je crois que je savais qu'elle ne devait pas le faire. Mais j'en avais tellement envie. Je pouvais sentir cette envie dans tout mon corps.

— Merci pour ton rêve, Jonas, dit maman après un instant.

Elle lança un regard à papa.

— Lily, dit papa, il est l'heure d'aller à l'école. Est-ce que tu pourrais m'accompagner ce matin et surveiller le couffin du nouveau-né ? Nous devons faire bien attention à ce qu'il ne se détache pas à force de gigoter.

Jonas fit mine de se lever pour aller chercher ses livres. Il trouvait surprenant qu'on n'eût pas discuté de son rêve en détail avant de le remercier. Peut-être le trouvaient-ils aussi déroutant que lui.

— Attends, Jonas, dit maman doucement. J'écrirai un mot d'excuse à ton instructeur pour que tu n'aies pas à expliquer ton retard.

Jonas retomba sur sa chaise, perplexe. Il fit un signe de la main à papa et à Lily, qui quittaient l'habitation en portant Gabriel dans son couffin. Il regarda maman qui débarrassait les restes du repas du matin et plaçait le plateau près de la porte d'entrée à l'intention de l'équipe de ramassage. Finalement elle se rassit à table auprès de lui.

— Jonas, dit-elle avec un sourire, ce sentiment que tu as décrit comme une envie? C'était tes premières sti­mulations. On s'attendait, ton père et moi, à ce que cela t'arrive. Cela arrive à tout le monde. C'est arrivé à papa quand il avait ton âge. Et cela m'est arrivé. Cela arrivera un jour à Lily. Et très souvent, ajouta maman, cela com­mence par un rêve. Les stimulations. Il avait déjà entendu ce mot. Il se sou­vint qu'il était question des stimulations dans le livre des Lois, bien qu'il ne se rappelât pas ce qu'il y était dit. Et de temps à autre l'annonceur y faisait allusion :

**«ATTENTION. CECI EST UN RAPPEL. LES STIMULATIONS DOIVENT ÊTRE SIGNALÉES AFIN QUE LE TRAITEMENT PUISSE AVOIR LIEU. »**

Il n'avait jamais tenu compte de ce message parce qu'il ne le comprenait pas et qu'il ne semblait s'appliquer à lui d'aucune manière. Il y avait beaucoup d'ordres et de rappels lus par l'annonceur dont, comme la plupart des citoyens, il ne tenait pas compte.

— Est-ce que je dois les signaler? demanda-t-il à sa mère.

Elle rit.

— Tu viens de le faire en racontant ton rêve. C'est suffisant.

— Et le traitement, alors ? L'annonceur dit qu'un traitement doit avoir lieu.

Jonas était accablé. Est-ce qu'il allait devoir, juste au moment de la cérémonie, de sa cérémonie des douze-ans, partir quelque part pour suivre ce traitement ?

Tout ça à cause d'un rêve idiot ? Mais sa mère rit de nouveau, d'un rire rassurant et affectueux.  
— Non, non, dit-elle. Ce n'est que la pilule. Tu es prêt pour la pilule, c'est tout. C'est ça le traitement pour les stimulations.

Le visage de Jonas s'éclaira. Il connaissait la pilule. Ses parents la prenaient tous les deux chaque matin. Et aussi certains de ses amis. Une fois, ils partaient pour l'école à vélo avec Asher quand le père d'Asher l'avait rappelé du pas de la porte : «Asher, tu as oublié ta pilule.» Asher avait rouspété pour la forme, avait fait demi-tour, puis était revenu rejoindre Jonas qui l'attendait.

C'était le genre de choses sur lesquelles on ne posait pas de questions à un ami parce qu'elles risquaient de tomber dans cette catégorie inconfortable de « ce qui était différent». Asher prenait une pilule tous les matins, Jonas non. Il valait toujours mieux - et on risquait moins d'être impoli - ne parler que de ce qui était semblable. Jonas avala le petit cachet que sa mère lui tendait.

- C'est tout ? demanda-t-il.

- C'est tout, répondit-elle en remettant la bouteille à sa place dans le placard. Mais il ne faut pas oublier. Je t'y ferai penser pendant les premiers temps, mais ensuite tu devras y penser tout seul. Si tu oublies, les stimulations reviendront. Parfois il faut ajuster le dosage.

- Asher la prend, déclara-t-il.

Sa mère hocha la tête sans exprimer de surprise.

- Beaucoup de camarades de ton groupe d'âge doivent sans doute la prendre. Les garçons, en tout cas. Bientôt tout le monde la prendra. Les filles aussi.

- Pendant combien de temps est-ce que je devrai la prendre ?

- Jusqu'à ce que tu entres à la Maison des anciens, expliqua-t-elle. Pendant toute ta vie d'adulte. Mais ça devient une routine ; au bout d'un moment tu n'y feras même plus attention.

Elle regarda sa montre.

- Si tu pars tout de suite, tu ne seras même pas en retard pour l'école. Dépêche-toi. Et merci encore pour ton rêve, Jonas, ajouta-t-elle tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

Tout en pédalant rapidement sur le chemin, Jonas se sentit étrangement fier d'avoir rejoint le groupe de ceux qui prenaient la pilule. Pourtant, l'espace d'un instant, il se souvint de son rêve. C'était très agréable. Bien que ce fût un peu vague, il lui semblait avoir aimé la sensation que sa mère avait appelée « stimulation ». Il se rappela qu'à son réveil il avait souhaité éprouver les stimulations de nouveau.

Et puis, tout comme son habitation disparut derrière lui tandis qu'il prenait un virage à bicyclette, le rêve s'évanouit. Un bref instant, avec un vague sentiment de culpabilité, il essaya de s'y raccrocher. Mais la sensation n'était plus là. Les stimulations avaient disparu.